

L'HISTOIRE DE NOYON RACONTÉE PAR LE NOM DE SES RUES

RUE SAINTE GODEBERTHE

De la cour intérieure de l'Hôtel de Ville où nous étions parvenus, il est tout naturel de nous rendre dans la rue Sainte-Godeberthe et de terminer notre exploration des alentours immédiats du monument municipal.

Les éléments qui permettraient de savoir pour quel motif cette rue reçut ce nom ont sans doute disparus. On entend parfois dire que la Municipalité qui a pris cette décision dans le milieu du 19^e siècle a voulu grouper sur trois voies voisines le souvenir de trois grands saints noyonnais du moyen-âge, Médard, Eloi et Godeberthe, conjointement patrons de la ville. Il est également permis de penser que ces édiles aient été influencés par les dires de l'annaliste Jacques Levasseur, répétés souvent après lui, affirmant que lors de la reconstruction de l'Hôtel de Ville « cet établisse-

ment fut fondé par Pierre Lemaire, maire de la ville, sur l'emplacement de l'ancien monastère de Sainte Godeberthe ».

Une sainte noyonnaise

De noble famille, née en 634 à Boves près d'Amiens, une jeune fille, pieuse chrétienne, nommée Godeberthe désireuse de consacrer sa vie au service de son Dieu, vint demander conseil et appui à Eloi, évêque de Noyon, dont la réputation de pureté de vie, de zèle missionnaire s'était répandue très loin. La rencontre fut décisive : Eloi eut l'idée de fonder une abbaye de moniales dont Godeberthe serait abbesse. Une ancienne chapelle, on dit aussi un château royal, furent affectés à cette institution. Grands furent le pouvoir et le rayonnement de l'abbesse, capable de prodiges, voire de miracles, que la voix du peuple mit au rang des saints. Depuis elle ne cessa d'être vénérée des Noyonnais, recourant à elle toujours présente par ses reliques

Stade Héliogravure :
Le mercredi de 16 h 30 à 19 h 30
(lancements du poids et marteau).

COSEC :

Salle A : mercredi de 20 h à 22 h en alternance avec le basket.

HISTOIRE

L'HISTOIRE DE NOYON RACONTÉE PAR LE NOM DE SES RUES

PLACE SAINT-MEDARD

C'est le 9 septembre 1897 que la Municipalité de Noyon donna le nom de Saint-Médard à la modeste place qui, depuis des siècles, s'appelait « Marché-au-Lin ». Ce marché paraît remonter à une époque lointaine, car, s'il est permis de construire des hypothèses sur la culture, le commerce, et l'industrie de cette plante textile et oléagineuse dans le Noyonnais, aucun document ne semble pouvoir satisfaire cette curiosité, exception faite des citations du nom même du Marché-au-Lin. D'autre part, les mercuriales publiées régulièrement dans la presse locale du 19^e siècle ne comportent pas de rubriques consacrées au négoce du lin.

Pourtant dans les années 1870, Monsieur Petel louait à Monsieur Lecomte un logement situé 11, avenue de la Gare dans lequel il exerçait la profession de négociant en chanvre et en lin, ce qui laisse supposer que ces plantes étaient exploitées dans la région.

Revenons à Saint-Médard. Il ne faut pas mesurer cet antique compatriote aux dimensions de la place dont on lui a confié le patronage. Il est le premier citoyen connu de la ville future de Noyon ; mais surtout il en est le plus important pour en avoir été le véritable fondateur. Sans lui, la ville ne serait pas ce qu'elle fut ni ce qu'elle est devenue, elle ne posséderait pas les monuments et le patrimoine de chrétienté qui font sa parure, peut-être ne serait-elle qu'une infime bourgade !... Il a suffi que cet enfant de Salency soit né d'une mère pieuse chrétienne, que ses parents lui aient fait poursuivre des études dans les écoles épiscopales de Vermand et de Tournai, qu'il ait été prêtre apprécié des évêques pour sa science et ses vertus, que l'évêque de Vermand, Alomerus, en ait fait son coadjuteur, pour que le sort de Noyon soit déterminé pour toujours de la façon que voici.

Alomerus étant mort en 530, Médard, proclamé par le peuple, se trouva placé à la tête du diocèse vermandois, malgré ses dénégations. Bien plus ! comme à son tour mourut Saint-Eluthère, évêque de Tournai, les Tournaisiens, clergé et fidèles, obtinrent que Médard soit également leur pasteur. Dès lors, et pour plus de 600 ans, les deux diocèses se trouvèrent dirigés par un unique évêque. Enfin, l'année suivante de son installation, en 531, pour des motifs que nous devons avouer ne pas reconnaître, Médard obtint du roi Clotaire 1^{er}, son ami, l'archevêque Rémi de Reims étant consentant, d'aller implanter à l'intérieur des murs du Château Corbault de Noyon son palais épiscopal et d'y établir le clergé attaché à l'évêché.

Ainsi Noyon devenait la tête d'un immense diocèse composé du Vermandois et de la Flandre occidentale jusqu'au-delà de Gand. Médard en sera évêque de 531 à 558 ; cet état de chose durera jusqu'en 1146, année où le conjoint diocèse de Tournai récupéra son indépendance, les deux diocèses conjoints ayant été dirigés par 42 évêques. A partir de là, 44 évêques se succéderont sur le siège de Noyon jusqu'à la Révolution de 1789.

Voilà pourquoi les Noyonnais n'oublieront jamais leur premier évêque, Saint-Médard, et sauront gré à la Municipalité de 1897 d'avoir donné son nom à une place de la ville et à la Municipalité de 1985 d'avoir rappelé son souvenir par une importante plaque de rue.

En 1986, l'abbaye Sainte-Croix de Poitiers se prépare à célébrer le 14^e centenaire de la mort de Sainte Radegonde, épouse du roi mérovingien Clotaire 1^{er}, consacrée à l'état monacal par Saint-Médard en 544 dans la première cathédrale de Noyon.

Salle B.C : vendredi de 18 h à 20 h - dimanche de 9 h à 12 h.

Les dirigeants de l'A.C.N. sont à la disposition de toutes les personnes qui seraient intéressées par le Cross et l'Athlétisme au Stade Weissenburger, pendant les heures d'entraînement le mercredi après-midi.

RUE DES MERCIERS

Nous quitterons définitivement la place de l'Hôtel-de-Ville, actuellement en pleine mutation, par la rue des Merciers.

Cette rue est le passage naturel de la traversée nord-sud de la ville, continuant l'avenue Jean-Jaurès, la rue de Paris, les places Cordouen et de l'Hôtel-de-Ville et continuée par la rue du Général-de-Gaulle, la rue de Lille, le Boulevard Cambronne. Elle allait autrefois de la Place de l'Hôtel-de-Ville aux rues Saint-Pierre et du Portail-Saint-Eutrope. A partir du plan de 1869, elle s'arrêtera aux rues de l'Évêché et Saint-Eloi. La suppression après 1918 de l'îlot compris entre la place et l'ancienne rue Saint-Martin l'a encore considérablement réduite, si bien qu'elle est bordée à droite par trois immeubles portant les numéros 2-4-6, à gauche par quatre immeubles numérotés 1-3-7-9.

Son nom qui remonte au moyen-âge lui sera enlevé à deux reprises : par la Révolution de 1789 où elle ne formera qu'une rue avec la rue du Nord dont elle prendra le nom ; et, en second lieu, le cadastre de 1832 lui donnera le nom de « rue-de-Paris », à notre grand étonnement.

Les merciers étaient depuis le 12^e siècle des marchands ambulants qui vendaient toutes sortes de choses dans les villages privés de boutiques ; au 16^e siècle, on les appela colporteurs et cette profession dura jusqu'à nos jours. Les merciers qui s'étaient fixés en échoppes formaient une puissante et bruyante corporation, leur nom signifiant simplement « marchands » au sens absolu. On trouvait chez un mercier toutes les marchandises qui ne se vendaient pas dans les boutiques spécialisées allant du fil et des tissus aux articles de ménage, de quincaillerie, voire de confiserie et de fruiterie. Avec l'apparition des épices, avec la spécialisation de la vente, les merciers durent se cantonner progressivement dans le petit outillage et la matière première de la couture, dans l'ornementation et la fantaisie de l'habillement.

Au début du 19^e siècle, on comptait encore deux merciers dans cette rue à côté de marchands d'articles de lingerie et d'habillement. Cent ans plus tard, les merciers étaient fortement concurrencés par les vendeurs d'articles de Paris, de nouveauté et surtout par les bazars. Cependant en 1902, onze merciers étaient dispersés dans la ville, mais deux exerçaient encore rue des Merciers. On y trouvait aussi des magasins d'alimentation dont les déjà célèbres pâtisseries prédécesseurs de la pâtisserie Berthelot, une quincaillerie, un coiffeur, le pharmacien Gadoux, le bureau de tabac de Madame Angrand, l'aïeule de feu M. Eugène Cressonnier.

Mais ce qui resta longtemps l'ornement de cette rue des Merciers fut la façade comprenant l'entrée monumentale de l'église de la paroisse Saint-Martin. Lucas pouvait affirmer dans son manuscrit que « c'était à la fois la principale, la plus belle et une des plus anciennes églises de Noyon ».

Son dernier curé, Louis Gibert, se fit remarquer par le rôle qu'il joua durant la Révolution : député du clergé aux États Généraux, assermenté, il fut le premier curé de la paroisse de Noyon nommé par l'assemblée du 25 mai 1791. Ce qui l'amena à présider les cérémonies en l'honneur de la déesse Raison et celles du decadi.

Tous ces souvenirs plus ou moins lointains ont fait place à une banque, à un ancien coiffeur, à un pâtisseries, à un magasin de lingerie, à une librairie successeur de la Librairie Despalles de 1770, et à un marchand de jouets.

(à suivre)

J. GOUARD